

Les cloches de la cathédrale de Lausanne

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 48

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176771>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les cloches de la cathédrale de Lausanne.

Il existe de nombreuses descriptions de l'église de Notre-Dame; A. Ruchat, dans son *Histoire ecclésiastique*, l'architecte Recordon, MM. de Blavignac et Champseix dans leurs brochures, enfin M. Vulliemin dans le *Chroniqueur*, ont tous donné sur ce monument remarquable des détails très-intéressants.

Mais tous s'accordent à dire que les sources manquent pour en faire l'histoire complète, dans les nombreuses transformations qu'il a subies depuis huit siècles. On sait que cet édifice fut six ou sept fois la proie des flammes.

Bien des cloches ont sans doute disparu dans ces désastres, sur lesquelles nous ne pouvons donner aucun détail. La plus ancienne dont la chronique fait mention fut fondue en 1275, et sonna pour la première fois, officiellement, le 19 octobre de la même année, pour la dédicace de la cathédrale reconstruite après le terrible incendie de 1255. Cette cloche fut détruite dans un nouvel incendie qui eut lieu en 1674 et attaqua la flèche de la tour occidentale qui s'élevait très-élançée, très-hardie, entre les quatre clochetons, et qu'on a remplacée par une flèche disgracieuse recouverte en tuiles.

Nos lecteurs, en assez grand nombre peut-être, n'ont pas consulté les différents écrits que nous avons indiqués plus haut; nous pensons leur être agréable en leur donnant ici un résumé de ce qui a été rapporté de plus intéressant sur les cloches actuelles, au nombre de cinq, dans le beffroi de la cathédrale. Nous aimons tous à entendre cette sonnerie réputée, du reste, pour une des plus belles de la Suisse; nous aimons tous sa grande voix, lorsqu'elle nous annonce quelque solennité religieuse ou quelque événement politique, en nous envoyant du haut de la tour ses bouffées harmonieuses, dont les ondes sonores vont se perdre au loin dans nos campagnes.

La plus grande cloche, communément appelée Marie-Magdelaine, qu'on sonne pour la convocation du Grand Conseil, porte la date de 1585 entre les armes de la

république de Berne et celles de la ville de Lausanne, surmontées les unes et les autres d'un écusson où se voit l'aigle déployée à deux têtes, avec la couronne impériale; — elle a 7 pieds de diamètre, et 7 pouces d'épaisseur.

La seconde cloche, appelée *Clémence*¹, qu'on sonnait autrefois lors de l'exécution des criminels, et qui est tintée par intervalles dans les cas d'incendie, n'a qu'un pied de moins que la précédente; elle porte la date de 1518, avec une inscription latine dont voici la traduction :

« Louez l'Éternel avec les cloches retentissantes, louez-le avec les cloches de la jubilation. Que tout ce qui respire loue le Seigneur. »

La tradition rapporte qu'une religieuse du couvent des Visitandines, appartenant à une riche famille de Besançon, fut condamnée à mort ensuite de relations coupables avec un des moines du couvent des Dominicains, mais qu'ayant obtenu la commutation de sa peine, elle fit don de cette cloche à la cathédrale de Lausanne². La none fut cependant exécutée en effigie, ce que semble confirmer le bas-relief qu'on voit sur la cloche, représentant une femme à genoux sur l'échafaud; l'exécuteur la tient par les cheveux et s'appête à lui porter le coup mortel à l'instant où un ange descendant du ciel apporter sa grâce.

Deux autres sujets en relief représentent l'un, la Vierge avec l'enfant Jésus sur ses genoux, et l'autre Jésus-Christ marchant au Calvaire. Selon la légende, le Christ, chargé de la croix, s'étant arrêté en chemin pour reprendre haleine, Sainte Véronique profita de ce moment pour lui présenter un mouchoir, afin qu'il put essuyer la sueur de sang qui couvrait son visage, dont

¹ On dit que la donatrice s'appelait Clémence; si cela est faux, ce nom rappelle sans doute la grâce qui lui fut accordée.

² Le couvent des Visitandines était situé au milieu de la rue Madelaine, et communiquait à celui des Dominicains, sur la place de la Madelaine, par un souterrain dont on voit encore les restes. Il n'y a pas très-longtemps que le couvent des Dominicains a été démoli; il servait encore, il y a quelques années, à une école primaire de jeunes filles.

l'image se grava miraculeusement sur le linge. C'est ce linge qui est représenté sur la cloche, soutenu par des anges, et qu'on désigne ordinairement sous le nom de « voile de Sainte Véronique. »

La troisième cloche, dite *cloche de midi*, fut fondue en 1726. Elle porte les armoiries de Lausanne, surmontées de ces mots :

Lausanna civitas equestris.

La *cloche de trois heures* a remplacé celle dont nous avons parlé et qui a été détruite dans l'incendie de 1674; ce fait est rappelé dans l'inscription qu'elle porte :

Ma forme que j'avais par la flamme perdue,
M'a de rechef été par la flamme rendue.

Cette cloche fut fondue en 1674 par Jean Richenet, de Vevey.

La plus petite est sans aucune inscription; à l'aube, elle annonce le réveil, et sonne la retraite à la chute du jour. On prétend qu'elle contient beaucoup d'argent provenant des débris des anciennes cloches qui existaient du temps de la catholicité, et dans lesquelles, suivant l'usage d'alors, entrèrent un grand nombre de pièces de monnaie; le métal de cette cloche est en effet fort blanc.

Nous terminerons par quelques détails, puisés à diverses sources, sur l'origine des cloches. On ne saurait préciser l'époque de leur invention; toutefois il ne paraît pas qu'on ait fabriqué de grandes cloches avant le v^e siècle; les premières furent fondues à Nola, en Campanie, vers l'an 420. L'usage s'en répandit bientôt en occident où elles servirent à annoncer l'heure des cérémonies religieuses; mais la majesté et la puissance de leur son ne tardèrent pas à exercer une influence mystérieuse sur le peuple qui leur attribua des miracles. Surius assure que dans plusieurs monastères la cloche résonnait d'elle-même lorsqu'un religieux rendait le dernier soupir. On croyait communément que le son des cloches mettait en fuite les démons, et l'on mettait au nombre des prodiges qu'elles opéraient la délivrance des femmes en couches, la guérison du mal des dents et le pouvoir de détourner les orages.

On ne commença à se servir de cloches en orient que vers le viii^e siècle. Lorsque les Turcs firent la conquête de Constantinople en 1453, ils fondirent toutes les cloches et en interdirent l'usage aux chrétiens. Il n'en existe plus en orient que sur le mont Liban. Si l'on en croit le récit des voyageurs, on trouve en Chine des cloches d'une très-grande dimension. On assure qu'il y en a une au Pégu qui a plus de 30 pieds de diamètre. — On cite parmi les plus célèbres la grosse cloche de St-Etienne, à Vienne, fondue en 1711 avec des canons enlevés au Turcs.

La *bénédition* ou *baptême des cloches* était une solennité accompagnée de cérémonies pompeuses: un parrain et une marraine choisis parmi les plus hautes notabilités donnaient un nom au nouvel instrument, et

ce nom était gravé sur la cloche avec celui du parrain et de la marraine.

Parmi les nombreuses inscriptions qu'on trouve sur les cloches, en voici une qui rappelle à la fois des usages et des croyances :

Lando Deum verum, plebem voco, congrego clerum,
Defunetos ploro, pestem fugo, festa decoro.

Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, j'assemble le clergé, je pleure les morts, je fais la peste, je solennise les fêtes.

L. M.

Un mot sur les femmes médecins et les sages-femmes de l'ancienne Grèce.

Il serait intéressant de constater quelle a été, à différentes époques, l'intervention des femmes dans la médecine, et je crois qu'on ne tarderait pas à se convaincre que leur coopération est encore trop négligée dans notre société moderne protestante, malgré les efforts persévérants et les admirables résultats des institutions de diaconesses.

Je ne veux point traiter ex professo dans votre feuille un si vaste sujet, mais je pense que quelques mots sur le rôle des femmes dans l'antiquité seront peut-être bien venus de quelques-uns de vos lecteurs.

Si nous remontons à l'antiquité semi-fabuleuse, aux âges héroïques, nous trouvons les femmes en possession de nombreux secrets médicaux, ce sont des sorcières, des magiciennes; l'étude des simples et malheureusement aussi celle des poisons, donne à plusieurs une sinistre célébrité.

Circé, qui avait, dit-on, découvert des remèdes contre les venins, changeait les hommes en lions, en loups, en pourceaux. On connaît les moyens usités pour produire ce genre d'hallucinations; la belladonne, le datura stramonium, etc., ont été plus tard, sous l'empire d'autres idées, employés pour faire assister au Sabbat bien des âmes crédules qui ont expié leur simplicité sur les bûchers.

Sa sœur Médée pansa les blessures de son époux Jason. On l'a accusée de faire cuire des hommes et l'on a lieu de penser qu'il s'agissait tout simplement de bains chauds aromatiques. Elle rajeunissait les vieillards; il paraît qu'elle teignait en noir leurs cheveux blancs.

Une troisième sœur, Angitia, paraît n'avoir pas été moins habile dans l'art de connaître les vertus des plantes.

Si nous arrivons au siège de Troie, à ce poétique Sébastopol d'il y a trente siècles, nous trouvons plusieurs femmes mentionnées pour leurs connaissances en médecine. La belle Hélène paraît avoir connu les plantes; elle a même donné son nom (Helenium) à une espèce de thym. La femme de Paris, Aenone, n'était pas moins versée dans la connaissance des simples. On sait